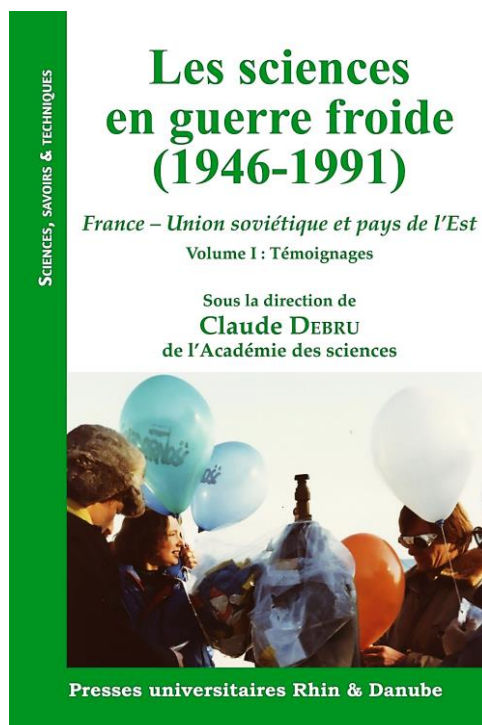


Sous la direction de :
Claude Debru¹

Les sciences en guerre froide (1946-1991)²

France - Union soviétique et pays de l'Est
Volume 1 : Témoignages



Présentation par
Bertrand Hervieu³

Inscrit dans un ambitieux programme de recherche sur les sciences et les académies dans la guerre froide et sur l'histoire comparée des académies en Europe, l'ouvrage présenté ici constitue le premier volume d'une trilogie portant spécifiquement sur les relations scientifiques entre la France et les pays de l'Est et l'Union soviétique, puis la Russie. Placé sous la direction de Claude Debru, de l'Académie des sciences, cet ouvrage à plusieurs voix braque le projecteur moins sur les enjeux et développements des domaines scientifiques concernés (dont on comprend qu'ils feront l'objet d'un second ensemble d'études) que sur les relations scientifiques, interpersonnelles et institutionnelles, qui ont perduré ou se sont créées dans le contexte politique ultra-contraint des relations Est-Ouest pendant la guerre froide : un contexte lui-même très évolutif, scandé par des épisodes de tension et par des moments de détente,

¹ Professeur émérite de l'ENS-CAPHES, Membre de l'Académie des sciences, Membre de l'Académie d'agriculture de France.

² Editions Presses universitaires Rhin et Danube, janvier 2023, 523 pages, ISBN : 978-2-493323-40-8, 38,00 € (livre broché).

³ Directeur de recherche honoraire du CNRS, Président honoraire de l'INRA, ancien Vice-président du CGAAER, Membre de l'Académie d'agriculture de France.

et déployé dans une durée marquée par d'importants changements d'équilibre. Une substantielle introduction de Claude Debru présente l'économie générale de l'entreprise, ses objectifs et ses conditions de réalisation. Elle est suivie par une mise en perspective historique d'ensemble des circulations scientifiques dans la période concernée, offerte par Sophie Coeuré, historienne spécialiste de l'histoire des relations entre la France et l'Union soviétique.

Domaine par domaine – des mathématiques et physique aux neurosciences et à la médecine, en passant par les sciences du vivant et de la terre –, six grands chapitres livrent une série de « témoignages » (complétés par quelques correspondances) émanant de chercheurs ayant été directement impliqués dans ces relations ou ayant eu à en connaître à travers les responsabilités institutionnelles et scientifiques qui étaient les leurs. Sans qu'elle soit exhaustive – du fait, en premier lieu, de la disparition d'un bon nombre des acteurs concernés – ; il faut saluer l'ampleur de la collecte documentaire mise ici à la disposition d'une histoire des sciences en train de se faire, dont les introductions de Claude Debru à l'ouverture de chacun des chapitres tissent le fil et établissent la cohérence. C'est une des richesses majeures de cet ouvrage que de mettre ainsi en scène, de façon vivante, parfois émouvante et de temps en temps pittoresque, les dynamiques complexes d'une sociabilité scientifique placée de part en part sous la chape des impératifs politiques et géopolitiques de la période, y compris lorsqu'elle parvient à s'en accommoder ou à les contourner. La complexité en question s'éclaire à travers la tension – rendue parfaitement lisible dans l'ouvrage – entre les deux grammaires de sens qui ont été mobilisées, de façon variable selon les contextes locaux et les circonstances, par les intéressés eux-mêmes, par les institutions académiques et par les pouvoirs politiques concernés, afin d'établir la légitimité de ces échanges : une tension qui demeure d'ailleurs à l'œuvre dans les relectures *a posteriori* présentées dans l'ouvrage.

La première grammaire est celle d'un réalisme politique qui tend à faire de la production de la science la continuation de la guerre par d'autres moyens. C'est évidemment cette approche qui prévalait massivement du côté des instances publiques et des États engagés dans la guerre froide, soit qu'ils entendaient trouver dans ces circulations scientifiques des moyens accrus d'augmenter leur potentiel offensif sur tous les terrains où l'innovation scientifique est à l'œuvre, soit qu'ils visaient à préserver et à étendre leurs positions dans le champ scientifique international, soit qu'ils s'employaient à établir, maintenir, renforcer ou déplacer les relations inter-étatiques qui transitaient à travers ces relations scientifiques. Les différentes stratégies d'encadrement, de contrôle, de surveillance ou de manipulation qui s'illustrent dans les témoignages ici rassemblés donnent une idée de l'importance de ces enjeux politiques, qui étaient également en même temps des enjeux technologiques et économiques.

La seconde grammaire est celle de la transcendance de l'activité de connaissance engagée dans le travail scientifique, qui présume l'existence entre les chercheurs d'un consensus épistémologique suffisant pour leur permettre de tenir à distance, au moins jusqu'à un certain point, le contexte idéologique et politique dans lequel ils exercent leur activité et déploient leurs échanges. Il serait évidemment beaucoup trop simple – et la lecture de l'ouvrage en convainc pleinement – d'imaginer que ces acteurs de la recherche (individus et communautés savantes) aient pu aisément mettre entre parenthèses, au nom de la science, les contraintes explicites et implicites qui pesaient sur leurs relations avec des collègues, entre Est et Ouest : ces contraintes leur étaient trop pesantes, de part et d'autre, pour qu'ils aient pu ignorer le sous-texte idéologico-politique des « facilités » qui pouvaient au besoin être accordées à ces liens. Mais ils en éprouvaient d'autant plus le besoin de légitimer ceux-ci – à l'extérieur, aux yeux de leurs communautés scientifiques et à leurs propres yeux – en assumant (à des degrés et selon des modes divers) la conviction que l'activité scientifique n'est pas entièrement prescrite par les déterminations socio-politiques qui en règlent l'exercice : la référence partagée au progrès de l'esprit humain et aux bénéfices universels qui lui sont attachés garantissait à leur activité une rationalité en valeur, qui la préservait d'être perçue comme s'inscrivant tout entière dans une rationalité en finalité politique, imposée de l'extérieur. Le grand intérêt de la formule des « témoignages » retenue pour éclairer cette scène des sciences en guerre froide est d'éclairer, au-delà des objectifs de connaissance

poursuivis, la place qu'occupaient les interactions personnelles dans cette négociation du sens donné par les acteurs à ces circulations scientifiques, et en particulier l'importance de la confiance entre les personnes concernées. Ce sont ces rapports de confiance, venant redoubler le crédit proprement scientifique que pouvaient s'accorder mutuellement des individus et des communautés de recherche, qui ont aussi permis l'émergence d'initiatives locales en vue d'établir des collaborations plus ou moins pérennes, hors ou au moins à distance des cadres officiels de la circulation scientifique autorisée.

Dans le même temps, on mesure le rôle crucial joué, de part et d'autre et sur toute la durée de la séquence, par les grands organismes de recherche et surtout les académies, en position de médiation entre les deux grammaires évoquées à l'instant : non seulement ils ont souvent contribué à fournir un cadre régulé et sécurisant aux échanges proprement scientifiques, mais ils ont également apporté de fait, à travers colloques, séjours organisés et autres missions, un support protecteur à la préservation et au développement des liens entre les individus et les communautés de recherche. Sous cet angle aussi, les témoignages rassemblés dans cet ouvrage offrent une matière extrêmement précieuse à une socio-histoire des institutions de savoir.

On souhaiterait évidemment que l'entreprise conduite ici dans le champ des sciences dites « *dures* » élargi aux sciences du vivant puisse être étendue à celui des sciences humaines et sociales, déjà abordé avec le cas de la géographie. Outre les spécificités épistémologiques qui marquent le rapport de celles-ci à leurs objets, on sait qu'elles ont été, dans la période concernée, confrontées à des contraintes particulières. Traitant d'un point de vue critique de questions directement inscrites dans le tissu du monde social, ces disciplines ont été soumises, dans le monde soviétique et soviétisé, à des procédures drastiques de contrôle, de censure, voire d'interdiction, qui restreignaient fortement la possibilité des circulations internationales et privaient les chercheurs occidentaux travaillant sur les sociétés d'Europe de l'Est de l'accès direct au terrain. On sait cependant que des échanges scientifiques ont eu lieu, grâce notamment aux stratégies de contournement que des chercheurs sont parvenus à mettre en place, parfois en utilisant d'autres canaux que ceux des institutions savantes. Ces circulations ont porté des fruits dans la période de desserrement des années 80 et post-soviétiques, et contribué de façon importante à la reconstitution des sciences humaines et sociales à l'Est de l'Europe. Souhaitons donc qu'un autre volume à venir complète ce panorama ! Ajoutons enfin qu'il serait réducteur de lire ce volume sous le seul angle de l'enrichissement – fort utile – qu'il apporte à la connaissance historiographique de la vie scientifique au temps de la guerre froide. A travers la mise en évidence de la dépendance de l'activité scientifique à l'égard du contexte politique et géopolitique de son exercice, mais également à travers l'illustration de ce que signifie la résistance individuelle et collective de l'intelligence lorsque la pression d'un tel contexte se fait extrême, ce volume place sous un miroir grossissant des questionnements sur la pratique de la science qui gardent toute leur actualité.
